

Les recensions de la boutique

N° 63

Monastère N-D d'Hurtebise

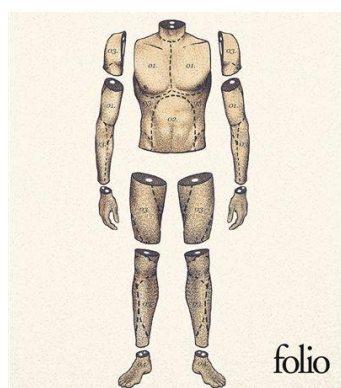
Joseph Ponthus

À la ligne
Feuillets d'usine

Joseph Ponthus

A la ligne – Feuilletts d'usine

La Table Ronde, 2019, 266 p. (Folio, 2020, 288 p.)



Voilà un livre choc ! A lire absolument ! Une fois terminé, je le ferme, je pose les mains sur l'ouvrage, je respire ... et puis, il me hante au point qu'il faudra quelques jours pour m'en remettre, avant de choisir une autre lecture... ou avant de le relire !

Et puis, j'apprends le décès de l'écrivain... si jeune ! 42 ans ! Il n'a eu le temps que d'écrire un premier roman en vers libres, sans point ni virgule, à la ligne !

Dès la première page, l'auteur place ses pions :

*« En entrant à l'usine
Bien sûr j'imaginai
L'odeur
Le froid
Le transport de charges lourdes
La pénibilité
Les conditions de travail
La chaîne
L'esclavage moderne*

*Je n'y allais pas pour faire un reportage
Encore moins préparer la révolution
Non l'usine c'est pour les sous
Un boulot alimentaire »*

Il est donc là par nécessité et c'est la rencontre brutale du travail à la chaîne qui le pousse à écrire. Chaque jour, en rentrant chez lui, il écrit cette vie, ses rencontres et réflexions, il décrit les difficultés du travail, les crevettes à cuire ou les vaches à dépecer.

L'auteur qui a fait des études littéraires travaille, soutenu par la littérature. Il connaît Apollinaire et Aragon, Hugo, Cendrars et Charles Trenet qui lui permettent de tenir le coup, de s'échapper en poésie. Alors en accomplissant toujours les mêmes gestes de ce travail à la chaîne, il se récite tous ces textes qui le font vivre et tenir le coup. Il n'est pas le seul d'ailleurs. Pour lui comme pour d'autres, la poésie permet de tenir le coup :

*« L'autre jour à la pause j'entends une ouvrière dire à son collègue
Tu te rends compte aujourd'hui c'est tellement speed que j'ai même pas eu le temps de
chanter » (p. 193)*

Le texte est scandé au rythme des machines, à la répétition du geste; la phrase est sans fin comme le travail à la chaîne. Le poème permet de ne pas devenir fou.

Lors de son passage à la « Grande Librairie », l'auteur affirme :

« C'est la littérature qui m'a sauvé la vie ! »

Et il rappelle cette parabole qu'il attribue à Claudel (mais qui vient de Péguy) du tailleur de pierre, casseur de cailloux, qui ne peut être heureux que s'il donne un sens au travail, que s'il réalise qu'en fait, il est constructeur de cathédrale.

Le récit est engagé, Ponthus est un intellectuel de gauche :

*« Marx, Foucault et Lacan m'aident à penser le monde. Je me suis pris une baffa en
arrivant à l'usine, ce lieu est d'une telle violence symbolique qu'il donne encore
l'impression d'être au XIX^e siècle. »*

A côté de la douleur, il rencontre l'amitié, le respect et l'entraide et dit :

*« J'ai eu du plaisir à travailler dans cet endroit parce que je n'aurais jamais découvert
ailleurs cette solidarité, cette endurance et cette noblesse. »*

Quand la chaîne se rompt, il y a le compagnon...

Ils doivent être tristes ceux-là d'apprendre qu'à 42 ans, Joseph Ponthus a quitté ce monde.

*« Il y a qu'il n'y aura jamais
Même si je trouve un vrai travail
Si tant que l'usine en soit un faux
Ce dont je doute*

*Il y a qu'il n'y aura jamais
De
Point final
A la ligne »*

Anne Dossin